

A la laiterie

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 16

PDF erstellt am: **12.07.2024**

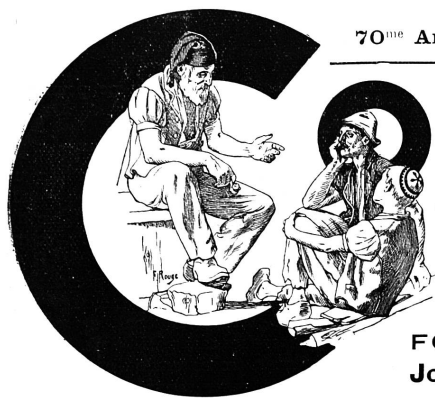
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223878>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



CE QUE SE VAO MARIA

CN lulu avâi einviâ dè sè mariâ. Cein pào arrevâ à tsacon. et se y'ein a que sè mâriont pas, on ne sâ pas bin âo sù porquî. Lè z'ons po çosse, lè z'autro po cein. Ao bin ne tràvont pas dâi gaupès à lâo fantasi; âo bin nion ne lè vâo; âo ne sè tsaillont pas dè sè mettrè dézo la patta d'on gouvernement, et d'ourè dzor et né ruailâ la marmaille; âo bin oncora sè volliont pas mettrè dein lè cousins. Enfin quiet! c'est coumeint desâi lo vilhio Toïnon : tsacon se n'idée.

Adon, lo gaillâ que vo dio, que sè volliâvè mettrè la corda çou cou, tsertsvivè on bon parti. N'étaï pas tant onna pernetta que volliâvè coumeint la mounia que la grachâosa poivè avâi à preteindrè kâ lo gaillâ avâi lè coûtès ein long, et coumeint trovâvè que l'étaï peïnablio dè travailli, onna fenna retse arâi bin fé se n'affèrè.

Lâi avâi dein on outro distrit on bon bobet qu'avâi mé d'ardzeint què d'esprit, et qu'avâi trâi felhiès à mariâ; mâ coumeint l'étaï tot lo potrè dè lâo père, sein portant être dâi bedoumès, lè chalands ne vegnant pas, quand bin lè pourrès drolès ariont bin volliu agottâ d'on bet dè mariadzo et que lo père arâi bin volliu lè z'eindzublâi avoué dâi galés lurons.

Lo compagnon qu'avâi einviâ dè sè mariâ et qu'avâi fini pè trovâ cé nid, lâi vint onna de-meindze fèrè onna vesita, et po avâi on estiusa, demandè se l'aviont dâi vatsés à veindrè. Enfin coumeint vegnâi dè liein on lâi fâ l'honêtètà; on lâi fâ medzi on bocon dè pan et dè toma, et lo gaillâ que n'étaï pas nantstet fe djasâ on pou lo vilhio.

— Adon, se lâi fâ, vo z'âi trâi felhiès à mariâ ?

— Oï, trâi felhies, la Marianne, la Gritton et la Suzon.

— Eh bin, ma fâi, cliâo que lè z'aront vol-iont avâi dâo bounheu, kâ mè peïnsu que voutrès felhies aront gaillâ oquî à portâ à lâo z'homme!

Adon lo père que sè peïnâvè que po lè felhies c'étaï coumeint po lè tsévaux, qu'on est pe vito embarrâsi d'on vilhio que d'on dzouveno, lâi repond :

— Eh bin vouâte quie! A la Suzon, la pe djeina, baillo veingt millè francs; à la Gritton, vingt-cinq millè et à la Marianne, la pe vilhio dâi trâi, treinta millè, kâ fari bin derè que mè le sont vilhies, mè l'ont dza travailli.

Lo gaillâ, qu'attiatvè cein, que sè fottâi pas mau dè cliâo donzallès, mâ que trovâvè que l'ardzeint étaï bon à preindrè, lâi fâ :

— Vo n'ein n'ariâ per hazâ pas onco onna pe vilhio ?

A la laiterie. — Votre lait ne contient pas de microbes ?

— Sûrement non, le patron fait toujours bouillir l'eau qu'il met dedans.



Pages d'autrefois

LE TAMBOUR

J'AI connu, dans mon enfance, un drôle de bonhomme. Sa petite taille, courbée et à moitié déhanchée, sa tête où de rares cheveux gris sillonnaient le cuir tanné du crâne, ses joues creusées de rides et plus rêches, avec leur barbe de huit jours, qu'une pomme ratafinée, je les vois encore et je ne les oublierai jamais. On l'appelait, j'ignore pourquoi, « le Quatorze-et-Demi ». C'était un pauvre diable, qui ne mendiait pas, mais qui vivait de la charité des bonnes gens. Des parents éloignés, car la mort avait rudement fauché autour de ses quatre-vingts ans, et des voisins lui offraient à tour de rôle la table du paysan et une botte de paille à l'écurie, contre de menus services.

Le dimanche, en été, il s'asseyait sur le banc devant la blanche maison rustique du cousin Jules ou de l'ami Pierre; la jeunesse venait prendre place à ses côtés et lui demandait des histoires. Il avait fait les guerres de l'Empire. Son péché mignon était de conter abondamment ses campagnes de Prusse, d'Autriche, de Russie, — et de France, hélas! Il avait combattu les Alliés en 1813; il était à Waterloo. Son visage alors s'animait, ses épaules se redressaient; dans ses yeux ternes et mornes à l'ordinaire saffait une flamme d'orgueil. Sa voix cassée se raffermisssait et, parfois, claironnait comme une voix de sergent dans la mêlée.

Et l'un de ses plus dramatiques récits s'éveille dans ma mémoire. Et je vous le dirai.

Le « Quatorze-et-Demi », les coudes aux genoux, est parti pour la gloire. Ecoutons-le!

— C'était en 1815, à Ligny. Une pluie chaude tombait. On savait que le maréchal Ney serait de la fête. L'avant-veille des camarades nous avaient crié, en défilant près de nous : « Ça va marcher, voilà le rougeaud! » Et ils nous avaient montré, du bout de leurs fusils tendus vers un point de l'immense plaine, le « rougeaud » qui galopait au milieu de son état-major. Ça marcherait, oui, et tout le temps, jusqu'à la dernière culbute!

J'étais tambour. La peau de ma caisse était trempée comme une soupe. Un ciel noir de suie nous versait de l'eau sans répit. On aurait mieux aimé une goutte, vous comprenez, que toute cette rinqure, de là-haut. Gérard nous commandait. Un dur à cuire, celui-là! Ney avait à faire ailleurs. L'Empereur était partout. Ces sacrés Prussiens tenaient les côteaux qui dominant Ligny. Il s'agissait de les déloger, mais les gail-lards avaient de la colle aux semelles. Les batteries de réserve ont ouvert un feu du diable contre eux. Mes Allemands n'ont pas même l'air de s'en apercevoir. Tout à coup, la canonnade s'arrête. La deuxième division de la garde, les cuirassiers de Milhaid, le corps de Lobau s'ébranlent.

— Vive l'Empereur!

J'étais donc tambour. Tambour de la garde, mes petits. Il me manquait bien deux ou trois pouces de taille, pour être à la hauteur de mes grenadiers. Mais, ma foi, on n'y regardait plus de si près, en 1815.

Notre colonne aborde Ligny par l'est. Sous la pluie et dans la fumée, nous avançons en baissant un peu la tête: les balles sifflaient autour de nous comme un déluge de grêle. Nous autres, les tambours, nous battions la charge avec furie. Et, comme des possédés, nous suivions le flot sombre des bonnets à poil, en tapant à tour de bras sur nos caisses mouillées. Ah! mes amis...

Une halte sous une averse de feu! Le ruisseau de la Ligne a grossi formidablement; c'est un fleuve, et, d'instinct, on recule. Les Prussiens en profitent pour nous envoyer tout ce qui leur reste de plomb. C'est comme dans la danse des épis sous le vent... Mais bien des épis ne se relèveront plus!

Et les tambours? On ne les entend plus. C'est cette pluie enragée sans doute, qui assourdit leur claire musique. Je suis là, dans la tempête, je n'ai pas un poil de sec sur tout le corps, et je ne sens que mes baguettes entre mes doigts crispés. Zie... Boum... Zie... Ils se fichent pas mal de la pluie, les Prussiens...

J'ai besoin de me reposer, de souffler; je n'en peux plus.

On n'est plus des hommes, dans ces moments-là, on est des machines à tuer et à se faire tuer. Je ne savais rien, je ne voyais rien. La tête basse, le visage fouetté par l'orage, la fièvre dans le sang, j'allais avec les autres, sans me détourner, frappant de toutes mes forces sur ma caisse ruisselante. Ran, ran...

Un coup d'œil m'a suffi pour me rendre compte du silence soudain des tambours. Je suis presque seul, dans une sorte d'îlot formé par un tas de morts et de blessés. La Ligne, devant moi charrie des cadavres, et son large sillon rouge se traîne entre les noirs colonnes de l'ennemi et nos régiments décimés. De tous ceux qui battaient gaiement la charge avec moi, pas un seul qui la battrait encore! Ils étaient tous couchés là. Jean-Pierre Ténor, Eugène Grandet, Louis Fontaine, tous! Brisé comme je l'étais, de faim, de fatigue, d'énervement, j'eus un accès de désespoir farouche, et, Dieu me pardonne, de lâche frayeur. Ne riez pas! Il n'y avait pas à rire.

Il faut maintenant que je vous avoue une chose. Je n'ai jamais eu de l'esprit à revendre. Et, quoique vieux tambour, j'avais toujours eu de la peine à retrouver les signaux et marches de combat. Avec les autres, j'étais le plus fort de la bande: on a du poignet dans la famille, et je tapais mes rantanplans avec une vigueur qui faisait l'admiration de mon caporal. Mais, quand j'étais abandonné à moi-même, je brouillais tout. Et, dans l'état où j'étais à cette minute-là, j'aurais confondu un hussard avec un chasseur.

Les côteaux au-dessus de Ligny n'étaient toujours pas à nous. Notre infanterie barbotait, le long du ruisseau, dans des prés changés en marais. Un mouvement d'hésitation, presque de reculade, semblait se dessiner dans les rangs. Moi, je demeurais là, les yeux vagues, la caboche